



Colloque de Chantilly  
24 et 25 mars 1994

# Logique...ment, le temps passe(é)

• Psychologue  
Centre Confluences  
126, rue de l'Ouest  
75014 Paris.  
Tél : 43 95 08 08

Danièle Agostini •

**U**ne heure n'est pas une heure, c'est un vase rempli de parfum, de sons, de projets et de climats...» (Le Temps Retrouvé, RTP. IV p 467) écrit Proust. Quelques volumes plus tôt, nous pouvions lire chez ce même auteur : «Je n'étais pas situé en dehors du temps, mais soumis à ses lois» (Du côté de chez Swann. RTP. 1. 473).

mesurer sur un axe orienté du passé au futur. Inexorablement, il s'écoule et sur lui nul n'a aucune prise. Pourtant, chacun de nous a expérimenté la subjectivité du temps. Proust (encore), nous la présente : «Le temps dont nous disposons chaque jour est élastique ; les passions que nous ressentons le dilatent, celles que nous inspirons le rétrécissent, et l'habitude le remplit» (A l'ombre des jeunes filles en fleur. RTP. I p 600). C'est la notion d'appréciation qui est là évoquée. L'appréciation qualitative, ou affective, colore chaque instant d'une série d'impressions, d'une conscience particulière. L'homme est subjectivement, singulièrement affecté par le temps qui passe, par le temps vécu.

## Une conjugaison à tous les temps

Je me réfère à Proust pour introduire mon travail parce qu'un auteur qui s'est lancé à la recherche du temps perdu, mettant ainsi en question l'irréversibilité du temps, me semble le plus qualifié pour illustrer ce qui sera ma recherche personnelle, plus modeste : comment, dans un service d'appartement thérapeutique, la psychologue que je suis peut-elle articuler le temps subjectif et le temps physique.

Le temps physique, ou chronologique, est aisé à décrire. C'est le temps des horloges et des calendriers. Il est quantifiable : succession d'années, de saisons, de mois, de jours et de nuits. C'est à la fois le temps cosmique et le temps biologique. Il revêt donc pour l'individu un double aspect : exogène et endogène. Cycle de répétitions, ce temps peut se

Nous comprenons comment Lacan dans son texte «le temps logique» (Les écrits) en arrive à évoquer un «mouvement du sophisme». La vie est finalement une conjugaison à tous les temps, du temps chronique et du temps humain. Comment pourrait-on situer les toxicomanes dans ce dilemme. S'il est un point commun entre eux, c'est bien leur ignorance, durant la période de leur expérience addictive, du temps qui passe. Concilier le temps subjectif et le temps chronologique exige d'intérioriser ce dernier. Vivre en harmonie avec le reste de l'humanité, avec l'autre, suppose l'accès à une maîtrise de la temporalité. S'adapter au temps chronique, accepter l'irréversibilité du temps s'acquière, selon Piaget, vers l'âge de 13, 14 ans (Le développement

de la notion de temps chez l'enfant. 1946) Cet automatisme relatif d'un temps chronique intériorisé passe par l'acceptation d'un renoncement, et la recherche d'une adaptation : organiser sa réalité interne en tenant compte de l'ordre du monde. La possibilité d'être en temps exige de régler sa vitesse des mouvements, d'accélérer, de retarder, d'établir les bonnes fréquences servant à ordonner les rencontres, les séparations, les conjonctions-disjonctions.

## Différencier. Différer. Attendre.

Le maître mot est lâché. Attendre : eux qui veulent tout tout de suite. La question du temps en matière de toxicomanie n'est donc pas anodine. Mais un colloque ayant déjà eu lieu à ce sujet, nous limiterons nos investigations à la question des appartements thérapeutiques.

Notre service propose à quelques personnes toxicomanes un deal : nous fournissons pendant un temps déterminé, une aide matérielle chaude et confortable, un cocon, en échange d'un travail psycho-socio-éducatif en vue d'un envol vers une autonomie socialement acceptable - un espace transitionnel pour trouver, retrouver, ou approfondir une relation à soi qui rende possible une adaptation satisfaisante à l'autre.

De ma place, il s'agit d'aider mon interlocuteur à travailler sur son temps vécu, d'y repérer les marqueurs du temps chronique, afin, dans le présent de parvenir à une adéquation relative de ces deux temps, condition d'émergence de la vitalité, de l'élan, de la force d'être.

Pour ce faire nous disposons :

- d'un temps donné par les règles de la structure : plus ou moins huit mois, par un décret qui a force de loi : un an maximum
- d'un cadre de référence : la psychanalyse dont l'hypothèse de travail essentielle est l'inconscient... qui est intemporel. Bref, je travaille sur le temps avec des toxicomanes et des inconscients qui tous ignorent le temps. A l'aide d'un exemple clinique, nous allons nous rapprocher du thème de cet atelier, interface psyché-sociale et voir comment un travail en appartement thérapeutique ne peut se concevoir que comme une interaction permanente entre une recherche introspective personnelle, et une recherche d'insertion professionnelle dynamisée par le rappel des limites temporelles.

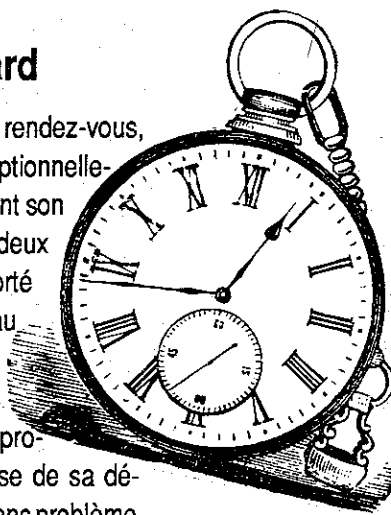
## L'instant du regard

Quand Pierre B. vient à son premier rendez-vous, il est en post-cure en province. Exceptionnellement, je ne le recevrai que 2 fois avant son entrée dans l'appartement. Dès ces deux entretiens cependant, il m'aura apporté tout ce que nous aurons à travailler au cours de notre itinéraire commun.

Agé de 38 ans, il se présente comme issu d'une famille heureuse, sans problème. Inutile de rechercher la cause de sa déviance dans son enfance. Elle a été sans problème. Ses parents étaient des personnes sensibles, intelligentes, s'aimant. L'harmonie ambiante rend inconcevable une quelconque responsabilité parentale. Pierre revendique donc cette responsabilité sans chercher plus à la comprendre. Ses perspectives professionnelles sont claires, précises, en apparence réalistes. Il est un artiste, créateur, passionné de cinéma, doté de nombreux projets concoctés durant les mois passés en post-cure. Il a d'ailleurs déjà un rendez-vous avec un producteur qui semble fort intéressé. Mais il connaît les réalités dans le monde du cinéma et se propose donc de reprendre un premier temps ses activités «alimentaires» de pupitreux en informatique. Il a toujours trouvé en intérim de quoi subvenir à ses besoins. Pas d'inquiétude donc, du côté de la réalité. Revenons sur ses projets de réalisation personnels - un film sur la drogue, la galère, dans le métro - (aller filmer des dealers en action) - un dessin animé : il a inventé un petit personnage et imaginé des scénarios.

En insistant sur ses relations avec sa famille, j'obtiens, dès ce premier entretien, plus d'informations. Sa mère a été atteinte d'un cancer au sein quand il avait 3 ans. Vers l'âge de 13 ans, chaque fois qu'il rentrait du lycée, «en mettant la main sur la poignée de la porte», il se demandait s'il n'allait pas la retrouver...morte. Il a commencé ses consommations de Haschich et LSD vers 14 ou 15 ans. Sa mère est décédée quand il avait 25 ans. C'est à cet âge qu'il est passé à l'héroïne. Ce lien a été effectué sur mon intervention, il n'avait jamais remarqué auparavant cette coïncidence troublante. Son père, lui, est mort d'une crise cardiaque il y a 4 ans. Les velléités de désintoxication de Pierre sont apparues peu après.

Sa candidature pour un appartement thérapeutique est tout à fait rationnelle : après avoir vécu



pendant 10 ans avec une femme qui se droguait, il a décidé d'arrêter sa consommation... donc de quitter cette femme (je n'aperçois pas l'ombre d'un affect dans tout cela). Il lui faut donc un logement, le temps d'économiser argent et feuille de paie. Et puis il pense avoir besoin d'un soutien psychologique. De plus, et surtout, la post-cure va fermer pour les vacances (nous sommes en Mai) C. Q. F. D.

J'ai dit que Pierre présentait d'emblée sa problématique. En effet, cette façon de n'effectuer aucun lien, d'écarter toute chaîne de causalité situe son mode d'être et d'agir. En aucun cas les lois universelles de la détermination ne le concernent. Il se situe seul, hors temps, posé là par hasard. Le seul élément familial qu'il me présente spontanément est son attachement à sa mère. Là encore, sans affect. Il rapporte du discours. Pas le sien. Il est de notoriété familiale qu'il est très attaché à sa mère, pas à son père. Cet attachement au premier objet d'amour est entériné par toute la famille (son père et ses 2 soeurs aînées) comme fait d'observation. Pierre apporte cet élément d'investigation pour moi mais ne semble nullement concerné par la moindre interrogation sur le caractère excessif parce qu'exclusif de ce lien. Sa bonne présentation, son élocution aisée, la complaisance avec laquelle il se livre à l'épreuve d'une première rencontre, au fait de faire acte de candidature, donnent l'impression qu'il est question d'un autre. Aucune émotion n'émerge, aucune appréhension face aux échéances n'apparaît. Sa vie psychique se présente comme a-conflictuelle. On peut penser qu'avoir, à l'adolescence, été confronté quotidiennement à l'angoisse de la mort d'un être cher a mis ses défenses à rude épreuve. Ses premières consommations seront choisies pour leur effet excitant, euphorisant, comme s'il cherchait là à contrecarrer ses angoisses, et à se rendre autonome quant à la survenue des émotions fortes. S'agirait-il d'une tentative de se libérer de sa mère ?

Quoiqu'il en soit, c'est comme si les pulsions de vie et de mort se présentaient alors comme antagonistes, se livrant un combat acharné. Les hallucinogènes ont pour fonction d'œuvrer dans le sens d'une recherche de plaisir, et de fuite devant la vision impossible à soutenir que lui offre sa mère. Quant plus tard celle-ci en effet décède, sa recherche cède progressivement la place à l'usage d'un anesthésiant : à la libido d'objet va se substituer la libido narcissique. Il se replie sur lui-même, et c'est pourquoi le Pierre qui se présente à ce premier rendez-vous convoque en moi l'idée du narcis-

sme négatif d'André Green. Les séances qui se succéderont après son entrée en appartement me confortent dans cette hypothèse.

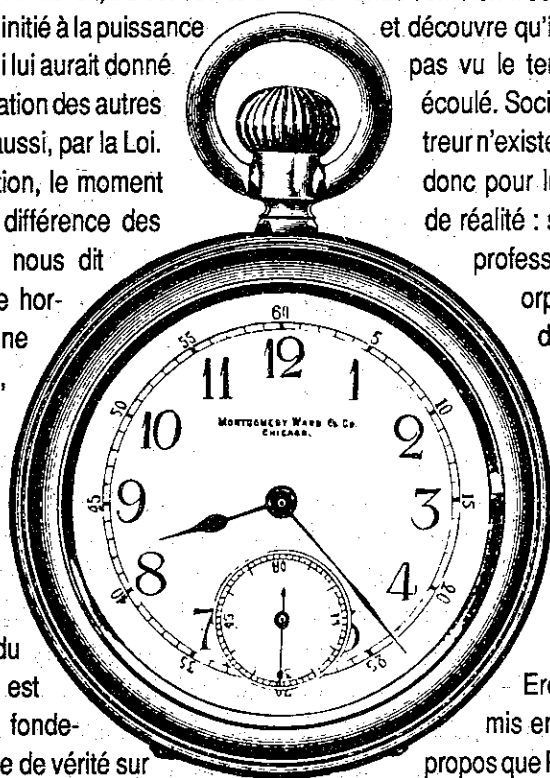
## Le temps pour comprendre

Son désir de filmer illustre son rapport au monde. Il ne s'y inscrit pas, ne s'interroge pas, ne regarde même pas. Il filme. Nous verrons plus tard qu'un film, pour lui, c'est un documentaire muet. Les images seules sont parlantes. Durant toute sa vie il a assisté au drame que vivait sa mère, luttant pour vivre et lui s'est accroché à un monde fantasmé de bonheur pur. De nombreux entretiens seront nécessaires pour entamer cette certitude à laquelle il s'accroche : pas de causalité, pas d'émotions vécues par le petit Pierre : ni peur, ni angoisse, ni culpabilité. Tout allait bien. Nous allons pourtant découvrir une famille bien particulière, une histoire étrange. Cette famille est exclusivement nucléaire. Ni grands-parents, ni oncles ou tantes : le père est un anglais parachuté en France au moment du débarquement où il rencontre la mère, résistante arrêtée et torturée par les allemands qui l'avaient condamnée à mort. C'est donc ce père libérateur qui aurait en quelque sorte, sauvé sa future épouse. Ce père étant anglais, cela suffit à expliquer qu'il n'ait pas de famille. Pierre apprendra, adulte que celui-ci avait été antérieurement marié et que sa première épouse avait été tuée au cours d'un bombardement à Londres. La mère quant à elle, aurait été confiée, enfant, à un couple de concierges parce que le père, un ambassadeur, aurait suspecté une liaison extra conjugale. En se mariant, le père de Pierre change de prénom, la mère d'identité. Toute cette histoire rocambolesque ne sera transmise à Pierre qu'après la mort de sa mère. Auparavant, il ne savait rien, n'avait jamais posé la moindre question. En prospectant dans les souvenirs, les histoires se complexifient. Le calme, l'aconflictualité se nuancent. Pierre a été placé en internat un peu avant 3 ans : cet arrachement précoce à cette mère idéalisée, liée non à une intervention paternelle, mais à la maladie, a empêché Pierre de recevoir la castration symboligène. Il n'a pas été signifié à Pierre que l'accomplissement de son désir, sous la forme qu'il voulait lui donner, est interdit par la Loi. L'interdit à l'agir a été posé en acte à l'enfant qui en a éprouvé une inhibition à effet dépressif. Pendant 2 ans, Pierre a été, avec l'une

de ses soeurs, dans un internat non mixte. Là où Pierre aurait dû rencontrer l'interdit, il s'est heurté à l'impossible. Il n'a pu être initié à la puissance de son désir, ni à la Loi qui lui aurait donné d'autres voies à l'identification des autres humains, marqués, eux aussi, par la Loi. Le moment de la castration, le moment de la découverte de la différence des sexes (réalité qui peut, nous dit Freud, être source d'une horreur qu'aucun savoir ne pourra, en certains cas, dissoudre) constitue pour Pierre le moment où sa mère subit une véritable mutilation physique (ablation du sein dont il a été sevré 2 ans plus tôt). La totalité du rapport du sujet à la connaissance est alors ébranlée dans son fondement. En pleine recherche de vérité sur

l'objet du désir maternel, il est écarté par le père qui protège une femme mutilée. Il ne saura rien du désir de sa mère et ce qui subsistera sera une peur globale de savoir. Voir oui, et encore, à travers un objectif. Mais le ça, le pulsionnel, c'est dangereux. Après son entrée dans l'appartement, le travail commence par un dévoilement lent et progressif de l'histoire familiale. Les résistances sont présentes, importantes et récidivantes, mais son investissement apparaît.

Au niveau de la réalité par contre, un apragmatisme le caractérise. Il n'effectue aucune démarche, n'établit aucun contact. Il rationalise en invoquant le ralentissement général de la vie, au mois de Juillet (cet apragmatisme s'étendra jusqu'en janvier). Nous sommes séparés pendant la durée de mon congé annuel. A la première séance, après mon retour, il m'explique que ce qui lui manque, c'est une femme qui le regarde. Là encore il tente d'objectiver cette déclaration en précisant que ce phénomène est normal : il l'a lu dans un livre écrit par un psychiatre. Il ne peut agir qu'animé par le regard d'une femme sans lequel il se sent incomplet. Au cours de mon absence il s'est senti abandonné, désincarné. Ces vacances n'ont pas constitué pour lui une séparation mais une perte : il m'a perdue comme regard, comme support désirant tout comme il a perdu le regard de sa mère, objet de désir quand celle-ci est décédée. Dix ans après ce décès, le travail de deuil n'a pas été abordé. Il réalise qu'il a à la mort de cette

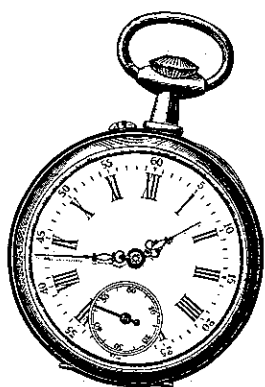
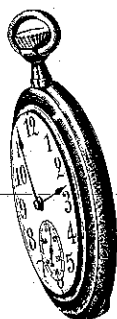


mère, ressenti un vide, un manque que l'héroïne est venue combler. Il se réveille d'un long sommeil et découvre qu'il a 38 ans et que si lui n'a pas vu le temps passer, celui-ci s'est écoulé. Socialement, le métier de pupitreux n'existe pratiquement plus. Il s'agit donc pour lui d'intégrer ces éléments de réalité : son âge, son inexpérience professionnelle, le fait qu'il est orphelin. Effectuer un travail de deuil en l'absence du moindre investissement relève d'un pari difficile. C'est pourtant à cela que l'on est confronté. Pierre a vécu pendant de nombreuses années dans un état de léthargie. Le conflit interne épuisant entre Eros et Thanatos a été par lui mis en sommeil. Précisons à ce propos que Pierre a développé au cours

de ce conflit un ulcère à l'estomac qui ne s'est réveillé qu'au cours de sa post-cure. Il s'installe dans un état de dépression. Incapable de s'occuper de lui sur le plan professionnel, il éprouve des troubles du sommeil (difficultés d'endormissement), désinvestit le travail que nous effectuons ensemble, ne rencontre aucun de ses anciens amis. Cette léthargie, chargée d'anesthésier la souffrance psychique occupe la totalité du tableau.

Le début de réveil qu'ont provoqué nos entretiens, ont réveillé les angoisses de Pierre et il mobilise donc les défenses dont il dispose, en deçà du refoulement. Ces défenses hypnotisent le moi, exigent sa soumission automatique sous peine de réactiver les terreurs archaïques. Celles-ci demeurent en léthargie avec tout un pan émotionnel alors interdit de naissance, de co-naissance. Pierre ne peut ni dormir, ni rêver, ni se réveiller. Le passé ne peut ni devenir conscient, ni être refoulé, donc il ne peut nourrir la pensée et l'expérience. Il demeure à l'état de chose en soi et de somnolence du moi.

Déprimé, Pierre me semble bien proche de retourner sur son nuage où il se masque ses propres défaillances et le mystère qui entoure la vie de ses parents. Je ressens alors pleinement l'absence de généalogie. Son passé est précaire. Il ne sait pas d'où il vient, «La généalogie, selon D. Sibony (Transmission d'inconscient in Mémoire et transfert. Echo Centurion p. 66) est une manière de se donner des conditions initiales donc une coupure et



un tracé dans le chaos». Un savoir sur les ancêtres donne un lieu, un déploiement de noms propres, des événements et des corps qui, d'avoir répondu, permettent de supposer du répondant. «Dire que la généalogie est provisoire, provisions d'appuis et de potentiels transmissifs, c'est dire qu'elle peut fournir en cas de manque». (D. Sibony, Ibid). Pierre, lui, est fondateur. Le choix de son prénom est à cet égard évocateur. Qu'attendaient ses parents, sans contact avec leur passé, de ce pierre là : Pierre angulaire ? Pierre d'achoppement ? Quand il était enfant, Pierre, objet de l'humour anglais de son père, était appelé cailloux.

C'est dans ce contexte dépressif que l'intervention éducative (le Tribunal de la Raison dirait Kant) va se révéler opérante : rappel de la réalité, du temps qui passe, du contrat. Il est menacé de départ à échéance d'un contrat et se trouve contraint d'accepter un stage en deçà de ses ambitions. Il apparaît alors transformé et la thérapie s'en trouve redynamisée. Depuis peu, il commence à s'inscrire dans le temps chronologique : «J'ai tellement conscience d'avoir laissé passer le temps et ça, ça fait Boum». Au cours de cette séance, et pour la première fois, il évoque l'envie de fonder une famille, d'avoir des «lardons qui courent sur la moquette !» Cette appréhension de la réalité est encore précaire : «Il se peut qu'un jour je sois amené à quitter cet appartement», dit-il, pour me demander si nous poursuivrons alors le travail ébauché. Peu après, il effectue un montage vidéo à partir de photos de ses parents et soeurs. Il aime les films avec arrêts sur photos, parce que cela évoque un aspect historique...lui qui n'a pas d'histoire. Adolfo Fernandez-Zoila (Le temps humain et historial. Psychopathologie des ruptures temporelles, in Temps, Mémoire, Chaos - Descartes et Cie, p. 38) distingue l'histoire du sujet : les faits marquants de sa vie repérés dans le temps chronologique, et son historialité qui serait constituée de son discours sur son histoire, une histoire subjectivée. Une recherche d'adéquation entre cette histoire et cette historialité constitue la condition d'existence. En effet, si chacun peut vivre, se laisser vivre comme Pierre, l'a fait pendant plus de 30 ans, passivement, biologiquement, nul ne peut exister sans être présent au temps qui le fait être. Faire coexister la vie en soi et hors de soi conditionne la possibilité d'une réalisation. C'est le travail qu'effectue Pierre actuellement. Il se confronte à deux temporalités inexorables : la mort (sa mère, pour son père nous n'en sommes pas encore là) et

l'altération (du corps : le vieillissement, de la société : le monde professionnel évolue). En convoquant des souvenirs, des remémorations, il retrouve des sensations, des souvenirs-sensations qui abolissent le temps et ouvrent une éternité. Il incorpore le temps, donne ou cherche à donner un sens à sa vie et permet ainsi qu'un avenir soit envisageable.

## Le moment de conclure

Cet exemple clinique est chargé de montrer comment il est difficile d'apprécier le temps nécessaire pour qu'un sujet toxicomane accède à un minimum d'autonomie. Pierre est peut-être le résident qui, le plus, m'a fait réfléchir sur la discordance entre le temps prétendument logique nécessaire pour une insertion sociale, et le temps requis pour faire lever les inhibitions.

J'avais (j'ai encore peut-être) avec lui le sentiment de n'aller pas assez vite, de n'être pas rentable. Souvent il me semble qu'une élaboration est en cours, qu'un véritable travail de réaménagement interne s'effectue, mais que le temps presse. Envisager une durée limitée avant d'entreprendre un chantier psychothérapique paraît en totale contradiction avec la nécessité de tenir compte de la subjectivité du sujet. L'accompagner dans un retour sur soi, travailler les effets d'après coup, faire ressurgir les émotions enfouies, anesthésiées nécessitent de tenir compte de la fragilité individuelle. Pourtant, il me semble finalement que ce cadre persécutant oblige à repenser la réalité dans laquelle il s'agit de s'inscrire. Nous ne disposons pas d'un temps indéterminé, comme en situation analytique. La demande n'est pas demande d'analyse mais demande d'appartement, même si cette requête s'accompagne d'un souci d'être soutenu.

Nous proposons donc une situation exceptionnelle d'appartement dans la cité, à des conditions financières exceptionnelles, accompagné d'un contenant psychologique et éducatif. Cela évoque le holding de Winnicott et la relation très particulière de la mère et de son très jeune enfant. Cette relation a quelque chose d'une folie à deux. La mère est identifiée à l'enfant et doit subvenir à tous ses besoins : matériels et soutien émotionnel. C'est le caractère provisoire de cette relation intime qui la distingue de la folie à deux. La laisser perdurer conduirait l'enfant à la psychose. Le dégage-

progressif de la mère et l'intervention paternelle participe de la fonction objectalisante. Une absence de limite temporelle ouvrirait le champ à l'immortalité, à l'irréel. L'institution serait frappée d'apathie, sombrant dans la passivité, signe avant-coureur de sa disparition. Reprenons notre comparaison distinction entre le service travail dans un appartement thérapeutique et la psychanalyse : nous proposons l'idée que les limites dans le temps d'occupation de l'appartement jouent un peu le rôle de l'argent dans l'analyse. Autrement dit, le temps, c'est de l'argent. Pour terminer ce travail sur le

social et le temps, je vous raconterai les dernières évolutions de Pierre : il a trouvé un travail de pupitreur (c'est Jurassic Park, il reste encore des emplois pour les dinosaures). Mais son passé risque de le rattraper : on lui demande un casier judiciaire... qui n'est pas vierge. Alors il entreprend une course avec le temps. Il introduit un recours et espère avoir signé son contrat avant que le casier n'arrive à l'employeur. Le recours sera alors en bonne voie. Passé, présent, courir plus vite que le temps quand on se réveille... Je ne savais pas comment conclure, merci Pierre. ●

#### **Logique...ment, le temps passe(é)**

L'auteur, psychologue dans un service d'appartements thérapeutiques, s'interroge sur le travail autour de l'articulation du temps chronologique et du temps subjectif dans un double cadre : celui matériel de l'institution (un an de séjour maximum) et celui de ses références : la psychanalyse, où l'hypothèse principale est l'inconscient qui, par définition, est intemporel. Un exemple clinique illustre la difficulté du travail pour parvenir à une adéquation relative de ces deux axes : la vie psychique et la vie sociale.

**Mots clés :** appartements thérapeutiques - temps - psychanalyse - vie sociale.

#### **Logique...ment, le temps passe(é) (The difficulty of articulating chronological time with subjective time)**

The author, a psychologist in department of therapeutic apartments, is pondering over what can be done about articulating chronological time with subjective time, in a double context : the material context of the institution (maximum one-year stay) and the context of his references : psychoanalysis, where the principal hypothesis is the sub-conscious which, by definition, is timeless. A clinical example illustrates the difficulty in working towards reaching an adjustment between these two axes : the life of the mind and life in society.

**Key words :** Therapeutic apartment - time - psychoanalysis - social life.

ABSTRACT

UNE BONNE INFORMATION  
PROTÈGE DES PEURS IRRATIONNELLES.